

Études internationales

Gras, Yves, Général, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Plon,. 1986, 600 p.

Thanh H. Vuong

Volume 18, numéro 3, 1987

URI : id.erudit.org/iderudit/702231ar
<https://doi.org/10.7202/702231ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN 0014-2123 (imprimé)
1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vuong, T. (1987). Gras, Yves, Général, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Plon,. 1986, 600 p.. *Études internationales*, 18(3), 679–682. <https://doi.org/10.7202/702231ar>

Tous droits réservés © Études internationales, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

convenables et d'illustrations choisies. Enfin, un index exhaustif est joint à la fin des volumes.

Ces deux volumes plaisent par leur fraîcheur et leur originalité. L'ouvrage est destiné à des fins pédagogiques pour tout enseignant qui est familier avec l'une ou l'autre des régions de l'Asie. Les livres couvrent l'histoire de l'Asie de 10,000 avant Jésus-Christ à 1976. Toutefois, les périodes de temps couvertes par chaque chapitre se juxtaposent. En effet, les étapes qui marquent le processus de développement historique ne sont pas de la même époque pour chaque région. Ainsi, l'émergence des civilisations en Mésopotamie, dans la vallée de l'Indus et dans le nord de la Chine est chronologiquement différente mais constitue néanmoins l'objet du chapitre 1. Cette organisation permet donc une grande flexibilité. Ainsi l'Asie peut être analysée selon une perspective historique, comparative, thématique, régionale ou évolutive. À cet égard, l'ouvrage se compare très favorablement à des études historiques sur l'Asie tant par sa méthodologie que par la quantité et la qualité d'informations présentées. Toutefois, comme bien des oeuvres de cette ampleur, cette dernière comporte quelques faiblesses.

D'abord, on ne peut que déplorer l'absence d'auteurs asiatiques. Ceci aurait permis d'analyser l'histoire de l'Asie selon une perspective beaucoup plus vaste que nord-américaine. Ensuite, quelques étapes historiques importantes qui peuvent aider à la compréhension de l'actualité sont tout simplement escamotées. Sans nécessairement entrer dans les détails, la Seconde Guerre mondiale, la guerre de Corée et la guerre du Vietnam auraient pu faire l'objet d'une courte étude comparative. Enfin, quelques données (rares pour une oeuvre de cette taille) sont erronées ou simplifiées au point d'influencer l'analyse historique. La population chinoise pendant la dynastie des Chou (1122-256) ne s'est pas accrue de 2 à 50 millions mais plutôt de 14 à 20 millions (p. 65). L'idée que la croissance des exportations à Java sous le système des corvées pendant l'occupation hollandaise augmenta la richesse de la paysannerie, a été

contredite par plusieurs recherches empiriques (p. 567). Le mouvement anti-confucianisme en Chine en 1973 était moins une critique idéologique qu'une attaque sur la personne du premier ministre d'alors Chou En-lai (p. 713). Néanmoins, l'objectif des auteurs est réussi. Le texte soulève nombre questions et avenues de recherche. Cette étude est un outil précieux pour faciliter la discussion et la recherche sur l'Asie.

Claude COMTOIS

*Département de géographie
Université d'Ottawa, Canada*

GRAS, Yves, Général, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Plon, 1986, 600 p.

Livre publié en automne 1986, sa jaquette se lit: « Le général Gras présente pour la première fois un récit complet et objectif de cette guerre dont il dégage les lignes directrices ». Tant de primauté, d'exhaustivité et d'objectivité aiguillonnent ma vigilance de franc-maçon patenté, de juif imaginaire et de libre penseur activiste; vigilance formée à l'enseigne de Rudyard Kipling (« tu seras un homme mon fils ») et en regard des « folles paroles des gueux pour exciter les sots ». Cette jaquette poursuit: « En outre, la guerre d'Indochine se doublait d'une 'guerre civile' entre Vietnamiens, nationalistes et communistes ». Thème favori, officiel et usé qui servait de fondement à la « solution Bao Dai » et plus tard à la « croisade anticommuniste » pour attirer la bienveillance payante américaine et qui sert maintenant de rationalisation (dans la signification freudienne d'autojustification *a posteriori* et de construction névrotique) à toute « opération de police ». Sur la même lancée, elle est trop commodément silencieuse sur l'autre « guerre civile » entre Français, nationalistes et communistes! La place me manque pour dégager un minimum de nuances du gaullisme et du socialisme (de la SFIO au Rad-Soc), sans parler de la petite guéguerre endémique entre Français communistes et Français socialistes.

C'est le récit d'une reconquête coloniale manquée. En tant que message, sa perspective

est celle d'un général qui a fait carrière aux colonies dans des campagnes de « pacification » d'Algérie, d'Indochine, de Madagascar, du Maroc et autres, toutes perdues pour la France de l'après-guerre qui revenait dans les bagages des troupes anglo-américaines, France battue qui, en 1945-1946, s'accrochait à son empire colonial comme un coq déplumé qui se parait en paon. Sa ponctuation (découpage en intervalle privilégié) est celle d'une « reprise en main » de la Cochinchine (Sud-Viet Nam), l'été 1945, qui se termina sur l'anéantissement du GM 100 (Groupement Mobile constitué par le régiment français de Corée et les « fonds de marmite ») dans une opération de repli pour éviter un deuxième « Dien Bien Phu » à An Khe, l'été 1954. Son cadre est celui où le courage des nôtres devient le fanatisme des autres, celui où la concurrence des tendances nationalistes, qui est un signe évident de l'imaturité politique du Viet Nam, devient subtilité de la démocratie française et preuve de sa vivacité. Pour ceux qui préfèrent une analyse serrée et des recettes conquérantes aux justifications d'une aventure douloureuse, d'autres lectures s'imposent.

C'est un récit au niveau d'un « *Reader's Digest* » dont les 600 pages n'augmentent pas nos capacités de description, d'explication ou de prédiction des alliances et politiques vietnamiennes de 1945 à nos jours. Lorsqu'un général parle de « duplicité » chez l'adversaire et d'« ambiguïté » chez le partenaire, il est en train de raconter des « retraites stratégiques sur des positions préparées à l'avance », euphémisme élégant, savoureux, digne et noble pour des déroutes militaires et diplomatiques ! Le thème de la duplicité de Ho Chi Minh et du Viet Minh et de l'ambiguïté de la politique américaine de l'époque pour l'Indochine est largement répercuté sans analyse ni critique. Le fait simple et brutal, qu'aucun euphémisme ne saurait changer, est que l'aventure coloniale française en Indochine s'est soldée par une défaite militaire et un échec diplomatique, tout comme l'aventure américaine dans la même région sur les mêmes prémisses. Quant à la « duplicité » et l'« ambiguïté », le général pourrait approfondir la question chez Yves Barel (*Le paradoxe et le système, essai sur le*

fantastique social, Grenoble, PUG, 1979) qui travaille sur le paradoxe des stratégies sociales doubles, comme le « compromis », le « compartimentage » et la « redondance » qui n'est pas la simple répétition ou répliation en copies conformes, mais le déploiement d'une multitude de versions différentes d'un même agencement, tout comme les différentes tendances nationalistes qui concourent à exprimer et à réaliser l'idée d'indépendance et d'unité du Viet Nam. Le compromis n'est pas un mystérieux « juste milieu » mythique qui consiste à rejeter les extrêmes et à garder le reste, c'est une stratégie double par excellence, tout comme l'alliance du sabre et du goupillon, se rendant mutuellement service dans l'unité des différents et à travers l'identité des distincts. Le compartimentage est une stratégie paradoxale qui consiste à simuler l'ignorance de l'un de ce que dit et fait l'autre, tout comme le goupillon qui ne veut rien savoir de ce que fait le sabre, et le sabre de ce que dit et fait le goupillon. Tout comme le président Ho Chi Minh, nationaliste, pouvait ignorer délibérément ce que disait ou faisait le camarade Nguyen Ai Quoc, agitateur communiste tendu vers l'émancipation globale et totale de TOUTES les colonies depuis la présentation de sa pétition à la conférence de la Paix à Versailles en 1919. Plus pragmatique que dogmatique, il savait être conciliant ET intransigeant, selon les circonstances, pour atteindre le but fixé qui est l'indépendance et l'unité du Viet Nam. L'intransigeance est peut-être dans la finalisation et la conciliation dans l'intervention. Cette souplesse d'action liée à la fermeté des buts, cette dualité dépasse peut être l'entendement du général qui la qualifie de duplicité.

Si je trouve quelque autre capable de voir les choses dans leur unité et leur multiplicité, voilà l'homme que je suis à la trace comme un Dieu.

Platon (Phèdre)

À côté de la duplicité de Ho Chi Minh, le général est prolix sur les ambiguïtés de la politique américaine en 1945-1946 qui fut pourtant simple et claire :

1) Capitulation sans condition (*unconditional surrender*) de l'Allemagne

et du Japon avec le concours de tous les Alliés pour terminer la guerre;

- 2) Opposition à la reconstitution des empires coloniaux dans l'après-guerre.

En décrivant l'ambiguïté comme une confusion volontaire et une confusion perçue d'au moins deux champs ou niveaux distincts, cette « ambiguïté » ne fut que la transformation des Alliés anglais et français de la guerre en adversaires éventuels, s'ils tentent de reconstituer leur empire colonial une fois la guerre terminée avec le matériel américain à leur disposition pour la durée de la guerre. L'anticolonialisme connu de Roosevelt ne permettait pas à Washington d'être complice de ces manœuvres. D'autre part et au regard de Washington, la France de 1940-1945 (celle de Londres et celle de Vichy) était une alliée encombrante politiquement et militairement aussi peu fiable que l'Italie pour l'Allemagne nazie. Il fallait compter, outre les « attentistes », dans les deux camps (Londres et Vichy) autant de nuances que celles du camembert au livarot! Preuve indéniable de l'immaturité politique que l'auteur attribue aux Vietnamiens de 1945-1946 avec leurs différentes tendances nationalistes et factions armées. En 1940, l'abandon de l'Indochine aux Japonais suit le même raisonnement que celui de l'armistice en France pour conserver intactes l'armée et l'administration françaises qui, surveillées de près par les Japonais et en état de collaboration passive, furent éliminées dans la nuit du 9 mars 1945. Cette faible fiabilité, au regard des Américains, se traduit par une aide américaine suspicieuse qualifiée d'ambiguë dans l'ouvrage.

Quant à la duplicité que le général attribue à Ho Chi Minh et au Viet Minh, voici le premier exemple, dans le triangle politico-militaire franco-sino-vietnamien à Hanoï en 1945-1946: la menace chinoise d'un millénaire de colonisation est plus importante et plus urgente que la menace française d'à peine un siècle de colonisation. Paul Mus (1952, p. 85) rapporte ce mot de Ho Chi Minh dont la sagacité et la verdeur sont dignes de Henri le Béarnais, mot qu'il dit tenir de source sûre: « Plutôt flairer un peu la crotte des Français

que manger toute notre vie celle des Chinois ». Il s'agissait simplement de s'allier temporairement aux uns pour évincer les autres, fondement de toutes les collusions et coalitions. Les académies militaires n'enseignent-elles donc pas la « théorie des jeux » de Von Neumann et n'entraînent-elles donc pas leurs aspirants au « dilemme des prisonniers »? Un deuxième exemple de cette « duplicité » de Ho Chi Minh est la violence de sa harangue le 2 septembre 1945 sur la place Ba Dinh à Hanoï qui contraste avec la pondération de l'homme politique reconnu pour être un élément modérateur conseillant une patience active à Ben Gourion, Bourguiba et Messali Hadj. Paul Mus (1952, p. 88) y voit « un legs de soi à soi, en passant de la révolution à la tête d'un gouvernement », du président Ho Chi Minh au proscrit Nguyen Ai Quoc, « le premier acte officiel de portée internationale accompli par le président Ho Chi Minh qui est en même temps le dernier acte révolutionnaire accompli par le vieux proscrit Nguyen Ai Quoc ». Un troisième exemple de la « duplicité » de Ho Chi Minh est son attirance intellectuelle pour les énoncés philosophiques de « Liberté, Égalité, Fraternité » alliée à sa répulsion physique pour les crimes commis au nom de ce triptyque: au-delà de l'oppression coloniale, la tradition révolutionnaire française. Le tout est une stratégie léniniste du « moment favorable » et de l'« adversaire principal », étant plus pragmatique que dogmatique.

Lorsqu'un général parle de duplicité de l'adversaire et d'ambiguïté du partenaire, il est en train de raconter une guerre perdue. Avec de telles duplicités et ambiguïtés non critiquées, non analysées et non comprises, on apprend peu des erreurs commises et la prochaine ne sera pas meilleure.

Ce livre n'a pas l'ampleur de celui de Paul Mus (*Viet Nam, sociologie d'une guerre*, Paris, Seuil, 1952) et la rigueur du livre de Bernard B. Fall (*Indochine 1946-1962*, Paris, Laffont, 1962), sur le même sujet. Pour être plus juste et plus modéré, je pense qu'il a sa place dans une école militaire de troisième ordre par sa simplicité du découpage (analyse) en noir ou blanc et l'évacuation des question-

nements sous forme de « chinoiseries » bizarres et par son aspect mythologique hygiénique, sécurisant et pasteurisé. Ma falsification est d'une clarté aveuglante en mettant en parallèle l'oeuvre d'un général des colonies avec le livre de Paul Mus et celui de Bernard B. Fall, décédés depuis plus de vingt ans et toujours vivants en nous à travers leurs oeuvres. Le premier était un distingué sociologue et esthéticien orientaliste et le deuxième un politologue respecté. Le livre du général Gras est de portée plus restreinte, comme celle d'un mortier de 80 d'infanterie par rapport à la portée d'un obusier de 105 d'artillerie ! La mise en parallèle de ces deux pièces est aussi fallacieuse que celle entre ce livre avec le livre de Mus et celui de Fall. C'est le récit d'un voltigeur de pointe dont l'arbre masque la forêt et qui répercute, avec innocence, tous les bruits des popotes. Sur ce point, j'aimerais attirer l'attention sur l'avertissement servi par Clémenceau à l'effet que la guerre est trop sérieuse pour être confiée à des militaires ! En effet et en tant que forme de communication, les combats tactiques ne peuvent être adéquatement compris ou analysés qu'au niveau de la bataille choisie et agencée par une stratégie devenue signifiante et significative au niveau de la guerre qui ne prend son sens (dans le triple sens d'orientation, de pertinence et de signification) qu'au niveau de la politique. En d'autres termes, en dehors du contexte d'une politique, la guerre menée par les militaires risquerait de n'avoir pas de sens ! Je renverrais le lecteur à mon précédent article (*Études internationales*, vol. XVII, n° 3, pp. 571-597) où j'ai exposé la « théorie des contextes » illustrée par, avec et à travers le début de cette « guerre d'Indochine » (la première, la française de 1946 à 1954) et je vérifierais l'orientation de cette hiérarchie de niveaux de type logique et de contrainte avec la « règle d'extinction » que j'ai proposé. En effet et en définissant la politique comme le choix d'un système de valeurs sur lequel se fondent les processus de finalisation et d'intervention, il n'y aurait pas de guerre sans politique, comme de culture sans nature ou d'aliment cuit sans aliment cru, comme il n'y aurait pas de bataille sans guerre et de combat en l'absence de bataille. Il s'ensuit que la politique se situe à

un niveau supérieur à celui de la guerre qui l'est à celui de la bataille et celle-ci par rapport au combat ; chaque niveau constitue l'enveloppe contextuelle qui donne un sens aux êtres, événements et objets situés au niveau directement inférieur, les oriente et limite leurs possibilités d'action.

En dernière remarque, le livre est de lecture facile, reposante et calmante par la « duplicité » de l'adversaire, l'« ambiguïté » du partenaire, la « perfidie » des « politiciens » et l'incompétence du gouvernement. C'est une bonne description de neuf ans de combats, le *sight-seeing* d'un tourisme singulier, à la manière d'un film de Walt Disney. Même en faisant plusieurs fois le tour de l'arbre, la forêt n'apparaît point. Les treize pages de Robert Taber (*The war of the Flea*, N-Y, Citadel Press, 1970, pp. 59-72. « Colonial war and the French experience. Strategy and tactics of Vo Nguyen Giap. How the Vietminh won the Indo-China war ») sont beaucoup plus éclairantes et utiles pour ne pas perdre la prochaine.

Thanh H. VUONG

Département de science politique
Université Laval, Québec

ASIE DU SUD

BAJPAI, U.S. (Ed.) *India and its Neighbourhood*. New Delhi (India), Lancer International, 1986, 404p.

L'ouvrage « édité » par US Bajpai contient la présentation et les communications d'un séminaire réuni au mois de mai 1984 au India International Center. Plus qu'un passage en revue des relations entretenues par l'Inde avec ses voisins, le séminaire se proposait d'évaluer l'état des relations et leur dynamique. Chaque exposé est centré sur l'étude d'un cas national, mais les différents contributeurs partagent tous un même objectif qui est de caractériser et de définir les aménagements de politique étrangère que l'Inde pourrait, voire devrait, adopter à l'égard de ses voisins.